

**LES LIMITES DU SAVOIR ET DE LA COMPREHENSION DE  
L'HOMME TELLES QUE REPRESENTÉES PAR QUELQUES  
COMPLÉMENTS DES VERBES DU "JE" D'ALBERT CAMUS  
DANS L'ÉTRANGER**

**Emmanuel Kofi NKANSAH**  
French Language & Linguistics  
Nasarawa State University,  
Keffi (NSUK  
&

**Gideon Ijah AKASE**  
Nasarawa State, University,  
Keffi (NSUK

**Résumé**

*Comment est-ce que les compléments des deux verbes «savoir» et « comprendre » pourraient nous montrer symboliquement et sémantiquement que nous nous trouvons le plus souvent dans un monde où l'on est condamné à **ne rien savoir** de très précis sur énormément de choses qui nous touchent pratiquement dans notre vie quotidienne, et où l'on n'arrive pas non plus à **tout comprendre** avant d'aller dans la tombe ? Comme réponse, et pour tenir le discours franc sur ces réalités humaines, à la fois dures, amères et mystérieuses, mais pourtant vraies, le sujet « je » des énoncés choisis pour étude dans *L'Etranger* d'Albert Camus, fait figurer des compléments ou des actants des deux verbes « savoir » et « comprendre », qui illustrent parfaitement les conditions permanentes de nos galères humaines profondes.*

**Mots-clés** : je, savoir, comprendre, verbe, complément.

**Abstract**

How do the complements of the two French verbs “savoir” (to know) and “comprendre” (to understand”, symbolically and semantically demonstrate that we often find ourselves in a world where fate has it that **we know virtually nothing**, in accurate terms, of a great deal of the things which practically affect us in our daily lives? Again, are we able to **understand fully** all that we go through in our lives here on earth, before we go

down to the grave? In response, and to speak in brutally frank terms on these human realities, which are at once painful, bitter and mysterious, but factual, the grammatical subject “je” in the statements chosen for study in *L’Etranger* (The Outsider) by Albert Camus, calls forth grammatical complements or syntactic players in actions grammatically prompted by the two verbs “savoir” and “comprendre”, which perfectly depict the permanent conditions of our terrible deeper human sufferings.

**Key-words:** je, savoir, comprendre, verbe, complément.

## **I. Introduction**

Nous entamons ce travail sous l’angle général de la nature des compléments des verbes « savoir » et « comprendre » au sein de quelques énoncés d’Albert Camus dans son roman *l’Etranger*. Nous cherchons à illustrer par-dessus tout, à travers les sentiments francs et transparents, et par le raisonnement innocent, direct et parfois embarrassant du « je » camusien, des traits de l’impuissance de l’humanité en général devant des phénomènes de la vie sur terre qui dépassent totalement notre savoir et notre entendement.

## **II. Questions de methodologie**

Nous allons nous limiter à la distribution des compléments au sein des énoncés de Camus qui tournent autour des deux verbes « savoir » et « comprendre ». Pourquoi ? Albert Camus, Prix Nobel de la Littérature en 1957, a marqué le monde par la franchise de ses énoncés autour du « non-sens » de la vie, ou ce qu’on a appelé « l’absurde » de plusieurs aspects de la vie humaine d’ici-bas. Si l’on ne sait pas grand-chose des origines véritables ou de la genèse de ce qui chagrine profondément le genre humain depuis les temps les plus reculés du passé, et on n’arrive pas non plus à percer les innombrables mystères autour des causes de la souffrance des êtres humains sur la planète Terre, quels autres verbes choisir pour étude, si ce n’est « savoir » et « comprendre » chez Camus, et dans *L’Etranger*?

Nous ne citons que les pages de la version électronique de *L’Etranger* publiée électroniquement en janvier 2011 sur [http :](http://)

[www.ebooksgratuits.com](http://www.ebooksgratuits.com).

Sous forme d'avertissement au lecteur, nous signalons que notre « je » c'est Meursault dans le roman cité de Camus, mais nous l'assimilons, comme actant, à Albert Camus, en tant que personne naturelle, et à tout être humain qui reconnaît les réalités de la vie humaine sous tous ses aspects les plus crus et les plus pénibles, y compris la tyrannie des nombreuses pratiques culturelles humaines qui manquent de sens parfois.

### **III. Une distribution d'actants d'énonces parmi lesquels on trouve un « je » représentant tout être humain sur la terre**

#### **A. AUTOUR DU VERBE « SAVOIR »**

1. Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, **je ne sais pas**. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. (Page 4, paragraphe 1).

La négation du verbe « savoir » indique la non-existence ou le néant pour le sujet du verbe « je ». Syntaxiquement, l'on peut parler d'un vide de complément du verbe. Le « je », comme sujet, est complètement perdu dans un monde où celle qui l'a mis dans ce monde vient de disparaître dans des circonstances qui lui échappent. Le jour précis du décès de sa mère lui reste également inconnu car les mots « Aujourd'hui », « hier » et « demain » dans le tout premier paragraphe du livre d'Albert Camus n'ont aucun sens pour notre « je ». Le seul actant du verbe « savoir » imaginable pour le « je » c'est l'absence totale de quoi que ce soit. C'est un « je » désemparé dans le monde qui l'entoure, par l'absence d'un actant complément direct ou indirecte du verbe « savoir ».

2. Quand elle est partie, le concierge a parlé : « Je vais vous laisser seul. » **Je ne sais pas** quel geste j'ai fait, mais il est resté, debout derrière moi. Cette présence dans mon dos me gênait. (Page 8, paragraphe 2)

La négation d'un « geste » quelconque qui puisse se manifester comme un actant No. 2 éventuel, qui reste d'ailleurs fuyant dans l'esprit du « je », comme explication de la réaction du concierge, montre bien que le « je » vis naturellement sa vie sans être conscient si d'autres personnes le trouvent bizarre ou pas.

3. Nous avons tous pris du café, servi par le concierge. Ensuite, **je** ne **sais** plus. La nuit a passé. (Page 12, paragraphe 2).

La mémoire reste défaillante par la rapidité du train des choses dans la vie de tous les êtres humains. La distribution qu'on attend d'un actant concret No. 2 nous déçoit car cela tarde à venir. Ne plus « savoir » anéantit tout objet direct du verbe car le « je » sujet du verbe est tellement emporté pas tant d'événements dans la vie de tous les jours qu'il lui arrive de ne plus se souvenir de rien du tout. Après « ensuite ... » on s'attend à quelque chose comme trace d'un actant de l'unité « sais », mais en vain. Est-ce que ce n'est pas ce qui nous arrive tous dans la vie de tous les jours ? Par la franchise du « je », l'auteur met presque à nu les états réels et fréquents de la confusion humaine par manque de la maîtrise de soi. « Franchise n'est pas faiblesse », comme dirait un proverbe.

4. Le ciel était déjà plein de soleil. Il commençait à peser sur la terre et la chaleur augmentait rapidement. **Je** ne **sais** pas pourquoi nous avons attendu assez longtemps avant de nous mettre en marche. (Pages 15 et 16, paragraphes 2 et 1 respectivement). Les raisons qui manquent sont toutes symbolisées par la négation même de l'attente d'une, de la part du « je », car il faisait chaud et c'était une condition imposée naturellement à l'homme sans le vouloir. L'actant No. 2 sous-jacent c'est « une raison » comme explication de l'attente pénible sous des conditions climatiques indésirables, mais soit elle est barrée soit elle devient négative, ce qui plonge l'actant « je » dans un monde toujours étrange.

5. Aujourd'hui j'ai beaucoup travaillé au bureau. Le patron a été

aimable. Il m'a demandé si je n'étais pas trop fatigué et il a voulu savoir aussi l'âge de maman. J'ai dit « une soixantaine d'années », pour ne pas me tromper et **je ne sais** pas pourquoi il a eu l'air d'être soulagé et de considérer que c'était une affaire terminée. (Page 26, paragraphe 1).

Ce qui soulage le patron après l'enterrement de sa mère peut ne pas être une source de soulagement pour notre « je » ; donc savoir « X » comme complément d'objet du verbe n'existe pas pour lui. Doit-on être soulagé parce qu'une personne est décédée à l'âge de 60 ou plus ? Le « je » n'en a aucune idée. Il est « étranger » aux mœurs parfois insensées des êtres humains, mais il a une raison pour l'être, et il le fait savoir au lecteur.

6. De loin, j'ai aperçu sur le pas de la porte le vieux Salamano qui avait l'air agité. Quand nous nous sommes rapprochés, j'ai vu qu'il n'avait pas son chien. Il regardait de tous les côtés, tournait sur lui-même, tentait de percer le noir du couloir, marmonnait des mots sans suite et recommençait à fouiller la rue de ses petits yeux rouges. (...). Je lui ai dit alors qu'il devait aller à la fourrière et qu'on le lui rendrait moyennant le paiement de quelques droits. Il m'a demandé si ces droits étaient élevés. (...). Il a fermé sa porte et je l'ai entendu aller et venir. Son lit a craqué. Et au bizarre petit bruit qui a traversé la cloison, j'ai compris qu'il pleurait. **Je ne sais** pas pourquoi j'ai pensé à maman. (Page 40, paragraphe 1).

Des souvenirs du deuil d'un proche nous arrivent subitement, et on n'a pas à s'expliquer. On le subit seulement. On s'effondre en larmes, et c'est tout. Le 'pourquoi' d'un tel sentiment n'existe pas pour le « je » et pour nous tous. Tout actant comme complément positif du verbe est annulé ; c'est le vide qui s'installe. Les pleurs du vieux Salamano l'avaient fait penser à une des vieilles dames à l'asile de Marengo pendant la veillée de sa mère défunte. Ne pas savoir exactement pourquoi on agit de telle ou telle façon fait partie du sort humain. Le « je » actant et sujet ne fait que représenter tout être humain. C'est un actant universel de « ne pas

savoir » le pourquoi pour énormément de choses qui nous arrivent sans qu'on soit prêt à les subir.

7. Raymond m'a téléphoné au bureau. Il m'a dit qu'un de ses amis (il lui avait parlé de moi) m'invitait à passer la journée de dimanche dans son cabanon, près d'Alger. (...). J'ai voulu raccrocher tout de suite parce que **je sais** que le patron n'aime pas qu'on nous téléphone de la ville. (Page 41, paragraphe 1).

Au moins, l'actant « je » sais quelque chose. L'unité « que » est une conjonction de coordination qui relie deux phrases: « ... je sais ... » et « ... le patron n'aime pas qu'on nous téléphone de la ville », qui, elle aussi, contient deux phrases reliées par une autre conjonction « que » - « le patron n'aime pas » et « on nous téléphone de la ville ». Dans savoir « X », X correspond à ce que le patron n'aime pas, comme complément circonstanciel du verbe « savoir », pas un actant. Pourtant, l'appel de la ville était une nécessité pour lui, donc il est tiraillé entre raccrocher et prendre l'appel de son ami. Savoir « X » ne veut pas dire qu'il est d'accord avec le patron ; il ne fait que nous faire revivre son dilemme et ses contradictions de la vie du travailleur au bureau.

8. Je me sentais un peu malade et j'aurais voulu partir. Le bruit me faisait mal. Mais d'un autre côté, je voulais profiter encore de la présence de Marie. **Je ne sais** pas combien de temps a passé. (Page 74, paragraphe 2).

Le néant sur le plan du temps pour le sujet « Je », l'actant No.1, est marqué par l'absence d'un actant physique No. 2.

9. Après un peu de temps, une petite sonnerie a résonné dans la pièce. Ils m'ont alors ôté les menottes. Ils ont ouvert la porte et m'ont fait entrer dans le box des accusés. La salle était pleine à craquer. Malgré les stores, le soleil s'infiltrait par endroits et l'air était déjà étouffant. On avait laissé les vitres closes. Je me suis assis et les gendarmes m'ont encadré. C'est à ce moment que j'ai aperçu une rangée de visages devant

moi. Tous me regardaient : j'ai compris que c'étaient les jurés. Mais je ne peux pas dire ce qui les distinguait les uns des autres. Je n'ai eu qu'une impression : j'étais devant une banquette de tramway et tous ces voyageurs anonymes épiaient le nouvel arrivant pour en apercevoir les ridicules. **Je sais** bien que c'était **une idée niaise** puisque ici ce n'était pas le ridicule qu'ils cherchaient, mais le crime. (Page 82, paragraphe 2).

Le sujet nous donne un actant « négatif » cette fois-ci sous forme d'« une idée niaise », mais cela confirme à quel point il reste distant ou étranger à ce que représente un procès dans la vie de tous les êtres humains « normaux », car il ne se considère pas comme coupable de ses actions, au moins comme un acte intentionnel. Pas du tout.

10. La garde est entrée à ce moment. Le soir était tombé brusquement. Très vite, la nuit s'était épaissie au-dessus de la verrière. Le concierge a tourné le commutateur et j'ai été aveuglé par l'éclaboussement soudain de la lumière. Il m'a invité à me rendre au réfectoire pour dîner. Mais je n'avais pas faim. Il m'a offert alors d'apporter une tasse de café au lait. Comme j'aime beaucoup le café au lait, j'ai accepté et il est revenu un moment après avec un plateau. J'ai bu. J'ai eu alors envie de fumer. Mais j'ai hésité parce que **je ne savais** pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance. J'ai offert une cigarette au concierge et nous avons fumé. (Page 9, paragraphe 2).

Fumer à côté du cercueil qui porte le corps de sa mère pendant la veillée serait considéré non seulement comme anormale mais méchant. Les syntagmes « J'ai eu **alors** envie de fumer », « ... j'ai hésité » et « ... si je pouvais le faire devant maman », sont des réactions qui se sont enchaînées naturellement **du fait qu'on lui a apporté du café au lait avant**. On se demande s'il est vraiment « coupable » d'une réaction plutôt naturelle, qui naît du métabolisme normal du corps humain ; c'est le questionnement profond du « Je » et il a fini par conclure que « J'ai réfléchi, **cela n'avait aucune importance**. J'ai offert une cigarette au

concierge et nous avons fumé. ». Dans « Je ne savais pas si X », ce qui suit le « si » mène à la négation philosophique et sémantique de X, le complément circonstanciel du verbe. « Chercher à savoir », « S'interroger sur » ou « Subir » sans poser trop de questions ? Quoi faire dans les circonstances indépendantes de nos capacités de réflexion ou dans des situations plus puissantes que nos forces naturelles humaines ? Et si ces actes sont considérés comme des tabous ?

11. Vers trois heures, on a frappé à ma porte et Raymond est entré. Je suis resté couché. Il s'est assis sur le bord de mon lit. Il est resté un moment sans parler et je lui ai demandé comment son affaire s'était passée. (...). Il m'a demandé si je voulais sortir avec lui. Je me suis levé et j'ai commencé à me peigner. Il m'a dit qu'il fallait que je lui serve de témoin. Moi cela m'était égal, mais **je ne savais** pas ce que je devais dire. Selon Raymond, il suffisait de déclarer que la fille lui avait manqué. J'ai accepté de lui servir de témoin. (Page 38, paragraphe 2).

Portrait d'un homme qui n'est pas du tout rodé dans les mœurs les plus fondamentales de la société où il vit, tel que démontré par le complément circonstanciel du verbe « ... ce que je devais dire ». L'éducation culturelle n'est pas donnée à tout le monde dans les mêmes proportions, mais cela ne nous rend coupable de rien, selon notre « Je ».

12. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes mes veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. **Je savais** que c'était **stupide**, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. (Page 59, paragraphe 2).



La nature de ce qui vient syntaxiquement après le syntagme « savais que ... » se révèle *contraignant* pour lui en tant qu'être humain, par l'effet inévitable du soleil sur son corps, mais il n'y pouvait rien. Une manière de justifier sa « stupidité », qui n'est pourtant pas à prendre au sens négatif, mais fataliste. Il devait réagir naturellement aux forces implacables de la nature, qui l'ont amené malheureusement à l'acte du meurtre.

13. Nous avons attendu très longtemps, près de trois quarts d'heure, je crois. Au bout de ce temps, une sonnerie a retenti. Mon avocat m'a quitté en disant : « Le président du jury va lire les réponses. On ne vous fera entrer que pour l'énoncé du jugement. » Des portes ont claqué. Des gens couraient dans des escaliers dont **je ne savais** pas s'ils étaient proches ou éloignés. Puis j'ai entendu une voix sourde lire quelque chose dans la salle. (Page 105, paragraphe 2).

Ne pas savoir si X ou Y comme complément du verbe, illustre bien la confusion totale dans le monde étrange pour notre « Je ».

## **B. AUTOUR DU VERBE « COMPRENDRE »**

1. Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. L'après-midi était beau. Cependant, le pavé était gras, les gens rares et pressés encore. C'étaient d'abord des familles allant en promenade, deux petits garçons en familles allant en promenade, deux petits garçons en costume marin, la culotte au-dessous du genou, un peu empêtrés dans leurs vêtements raides, et une petite fille avec un gros nœud rose et des souliers noirs vernis. Derrière eux, une mère énorme, en robe de soie marron, et le père, un petit homme assez frêle que je connais de vue. Il avait un canotier, un nœud papillon et une canne à la main. En le voyant avec sa femme, **j'ai compris** pourquoi dans le quartier on disait de lui qu'il était distingué. (Page 25, paragraphe 2).

Les apparences lui apprennent les valeurs superficielles de la société, qui n'ont aucune importance pour lui d'ailleurs.

2. J'avais sommeil, mais j'avais de la peine à me lever. J'ai dû avoir l'air fatigué parce que Raymond m'a dit qu'il ne fallait pas se laisser aller. D'abord, **je n'ai pas compris**. Il m'a expliqué alors qu'il avait appris la mort de maman mais que c'était une chose qui devait arriver un jour ou l'autre. (Page 34, paragraphe 2).

Conseil vide de sens, pour lui, tel qu'il est offert par son ami Raymond, et concernant la maîtrise de soi.

3. Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, **j'ai très vite compris** que tout cela était sans importance réelle. (Page 42, paragraphe 2).

« Comprendre » est suivi par l'absence de valeur essentielle pour notre « Je », exprimée par l'unité « sans ».

4. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. **J'ai compris** que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur. (Page 60, paragraphe 2).

Il y a deux actants du verbe « comprendre » : (1) la destruction de l'équilibre du jour (2) la destruction du silence exceptionnel d'une plage presque paradisiaque pour lui. C'est la perte de la valeur profonde de ces deux actants : (1) la journée de la paix, et (2) la paix de la plage, qui le chagrine avant toute autre considération, comme il n'est pas conscient de sa culpabilité d'aucun meurtre qu'il aurait commis, au moins pour le moment.

5. Peu de temps après, j'étais conduit de nouveau devant le juge d'instruction. (...) Il m'a fait asseoir et, avec beaucoup de courtoisie, m'a déclaré que mon avocat, « par suite d'un contretemps », n'avait pu venir. Mais j'avais le droit de ne pas répondre à ses questions et d'attendre que mon avocat pût m'assister. J'ai dit que je pouvais répondre seul. (...). Il s'est tu, m'a regardé et s'est redressé assez brusquement pour me dire très vite : « Ce qui m'intéresse, c'est vous. » **Je n'ai pas bien compris** ce qu'il entendait par là et je n'ai rien répondu. (Page 66, paragraphe 1).

On voit le néant de l'actant No. 2 du sujet « Je », visible à travers son incompréhension des déclarations et des mobiles du système judiciaire, qu'il trouve tout à fait étranges. Il ne se sent coupable de rien.

6. Les premiers jours ont été très durs. C'est peut-être cela qui m'a le plus abattu. Je suçais des morceaux de bois que j'arrachais de la planche de mon lit. Je promenais toute la journée une nausée perpétuelle. Je ne comprenais pas pourquoi on me privait de cela qui ne faisait de mal à personne. Plus tard, **j'ai compris** que cela faisait partie aussi de la punition. Mais à ce moment-là, je m'étais habitué à ne plus fumer et cette punition n'en était plus une pour moi. (Page 77, paragraphe 2).

« ... que cela faisait partie aussi de la punition » lui revient par son éducation personnelle continue et innocente des lois et valeurs culturelles d'un monde étrange.

7. À part ces ennuis, je n'étais pas trop malheureux. Toute la question, encore une fois, était de tuer le temps. J'ai fini par ne plus m'ennuyer du tout à partir de l'instant où j'ai appris à me souvenir. (...) Ainsi, plus je réfléchissais et plus de choses méconnues et oubliées je sortais de ma mémoire. **J'ai compris** alors qu'un homme qui n'aurait vécu qu'un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s'ennuyer. Dans un sens, c'était un avantage. (Page 77, paragraphe 2).

Une autre leçon comme prisonnier. Par allégorie, on se demande si on n'est pas tous prisonniers stagiaires sur la Planète Terre du jour de la naissance jusqu'à la mort, après avoir passé nos jours à vaciller entre l'ignorance, la monotonie, des leçons amères, et l'incertitude du jour de notre dernier souffle, sur une planète qui reste toujours un mystère par ses origines.

8. Ainsi, avec les heures de sommeil, les souvenirs, la lecture de mon fait divers et l'alternance de la lumière et de l'ombre, le temps a passé. J'avais bien lu qu'on finissait par perdre la notion du temps en prison. Mais cela n'avait pas beaucoup de sens pour moi. **Je** n'avais pas **compris** à quel point les jours pouvaient être à la fois longs et courts. Longs à vivre sans doute, mais tellement distendus qu'ils finissaient par déborder les uns sur les autres. Ils y perdaient leur nom. Les mots hier ou demain étaient les seuls qui gardaient un sens pour moi. Lorsqu'un jour, le gardien m'a dit que j'étais là depuis cinq mois, je l'ai cru, mais je ne l'ai pas **compris**. (Page 79, paragraphes 1 et 2).

Le nature du complément circonstanciel de contradiction « ... à quel point les jours pouvaient être à la fois longs et courts », lui revient comme un beau jour, avec la mort par pendaison qui s'approche. La notion de temps peut être complètement perdue dans la vie réelle, pas nécessairement en prison. La valeur sémantique de cet énoncé du « Je » reste chère au-dessus de toute autre valeur. Le sens renferme la sagesse des plus grands proverbes.

9. Après avoir demandé au jury et à mon avocat s'ils avaient des questions à poser, le président a entendu le concierge. Pour lui comme pour tous les autres, le même cérémonial s'est répété. En arrivant, le concierge m'a regardé et il a détourné les yeux. Il a répondu aux questions qu'on lui posait. Il a dit que je n'avais pas voulu voir maman, que j'avais fumé, que j'avais dormi et que j'avais pris du café au lait. J'ai senti alors quelque chose qui soulevait toute la salle et, pour la première fois, **j'ai compris** que j'étais coupable. (Page 89, paragraphe 1).

Pour le « Je », « comprendre » qu'il est coupable ne vient pas de l'énoncé du jugement ou de la loi, mais des évaluations subjectives et des réactions éphémères de son entourage.

### **III. Conclusion**

La distribution des actants au sein de nos énoncés joue un rôle capital pour dégager le vrai sens de toute phrase en contexte. Et le véritable sens total d'une phrase n'est jamais possible sans l'insérer dans les valeurs sémantiques contextuelles des énoncés immédiats environnants, d'où notre méthodologie de reproduire toutes les phrases environnantes des 22 énoncés qui nous ont intéressé dans le roman choisi d'Albert Camus.

Albert Camus, dans *L'Étranger*, fait figurer des compléments ou des actants des deux verbes « savoir » et « comprendre », pour illustrer parfaitement à quel point nous sommes tous perdus ou ignorants sur beaucoup de questions, épistémologiques, philosophiques et théologiques de notre vie sur la terre. Juste un exemple : malgré les progrès impressionnants des avancées en sciences et technologies, l'homme, aussi bien dans son passé que dans son présent et dans son avenir, ne sait toujours pas, et ne comprend toujours pas, où il va, surtout avec l'énergie nucléaire et l'intelligence artificielle.

### **Bibliographie**

Arrivé, Michel et al. *Grammaire Larousse du Français Contemporain*. Paris : Librairie Larousse, 1964.

Camus, Albert. *L'Étranger*. Paris: Gallimard, 1972.

Clark, Eve. *The Ontogenesis of Meaning*. Wiesbaden: Athenaion, 1979.

Franckel, Jean-Jacques et al. *Les Figures du Sujet*. Genève : Ophrys, 1990.

Garba, Musiliu. “Une étude contrastive de l’emploi des pronoms personnels objet dans le contact des langues françaises et takete”, *Eureka*, Vol. 3, No. 1, (January 2010): pp 243-256.

Hesedia, Roberto et al. *Bilingual Lexical Ambiguity Resolution*. Cambridge: Cambridge University Press, 2020.

Iwala Dinatu. *English, French and Hausa Proverbs*. Lagos: Cala Associates, 2013.

*Le Petit Robert*. Paris: le Robert, 2016.

Michel Arrivé et al. *La Grammaire d’Aujourd’hui : Guide Alphabétique de Linguistique Française*. Paris : Flammarion, 1986.

Tesnière, Lucien. *Eléments de Syntaxe Structurale*. Paris: Klincksieck, 1959.

Verhoeven, Ludo et al. *Learning to Read Across Language and Writing Systems*. Cambridge: Cambridge University Press, 2020.